

Le 4 novembre, le père Philippe Demeestère interrompait la grève de la faim qu'il avait entamée à Calais avec deux bénévoles, vingt-cinq jours plus tôt.

Le jésuite, qui a toujours vécu auprès des sans-abri et des exilés, confie s'être endurci face aux conditions de vie subies par les migrants.

« La Croix » l'a accompagné, le temps d'une nuit, sur un terrain vague où sont installés des dizaines d'Érythréens.

Une nuit dans la jungle de Calais avec le père Demeestère

— Après une grève de la faim de 25 jours en soutien aux migrants de Calais, le père Philippe Demeestère, jésuite de 72 ans, a décidé, en ce temps de l'Avent, de dormir dans la « jungle » auprès des exilés.

— La Croix l'a accompagné dans un campement érythréen.

Calais (Pas-de-Calais)
De notre envoyée spéciale

La dernière fois, il y a eu une tempête. Cette nuit, il est possible qu'il grêle. Et alors ? Ce mercredi 8 décembre au soir, un peu plus d'un mois après sa grève de la faim, le père Philippe Demeestère, jésuite de 72 ans, aumônier auprès du Secours catholique de Calais, se prépare à aller dormir dehors auprès des exilés, pour la cinquième fois depuis le début de l'Avent. « Après Tartarin de Tarascon en grève de la faim, voici Tartarin de Tarascon qui dort dans la jungle ! », lance-t-il.

Chevelure et barbe blanches, lunettes rondes, regard malicieux, sourire presque bravache, le père Demeestère ne déteste pas l'autodérisson. En attendant, il est déjà 20 heures passées, « il faut se presser un peu, là ». Aller plier la tente qui est encore en train de sécher. Prendre le duvet. Enfiler les bottes. Anorak. Bonnet. Gants. Clés de voiture. C'est parti.

Direction « BMX », un terrain vague situé près du stade de vélo bicross, où sont installés quelques dizaines d'Érythréens. Il fait nuit noire. Et bien froid quand on n'a ni manteau chaud, ni gants, ni chaussettes. Au loin, quelques ombres se réchauffent autour de plusieurs feux. Tenant sa tente et son duvet chacun dans une main, le père Demeestère zigzague entre les flaques pour les rejoindre. « Bonjour, bonjour. » Les jeunes gens qui entretiennent les braises hochent la tête



et sortent des cageottes en plastique pour inviter les arrivants à s'asseoir.

Chaque soir, le camp est gardé par trois hommes. Mais, manifestement, la consigne est passée : on peut laisser entrer « Baba Philippe » (« Papa Philippe »). « Avec le Secours catholique, on avait déjà organisé une "tente de la rencontre" à l'été 2020 dans un campement érythréen, on a des habitudes de dialogue avec eux », raconte Philippe.

Après la grève de la faim, c'est eux

que je suis allé trouver pour leur demander si je pouvais venir dormir dans le campement. Ils ont délibéré collectivement, assez longtemps, avant d'accepter, à condition qu'on ne les photographie pas. » Le père

Demeestère espère maintenant que ses hôtes, majoritairement orthodoxes ou évangéliques, comme en témoigne une petite croix en bois accrochée à une barrière en métal.

repères

Philippe Demeestère en quelques dates

1949. Naissance à Halluin (Nord).

1972. Il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus.

1978-1981. Il loge dans un asile du 13^e arrondissement de Paris, aux côtés des sans-abri.

tal, le laisseront organiser ici une messe de Noël le 24 décembre, en présence de l'évêque.

En attendant, ce soir-là, le campement est très calme. Deux jeunes hommes, aux manteaux encore non souillés par la boue, expliquent, avec des bribes d'anglais, être arrivés il n'y a pas longtemps à BMX, le camp où s'installent les nouveaux, avant d'aller, éventuellement, à « Stadium », le deuxième site érythréen. Comme beaucoup de leurs compatriotes, ils ont fui le service militaire à durée indéterminée imposé à tous les jeunes, et sont passés par la Libye, où ils ont été réduits en esclavage un certain temps. Le plus grand explique qu'il a eu très peur en bateau en Méditerranée. Il prévoit pourtant de traverser la Manche. Pour 3 000 €, paraît-il, les passeurs vendent des forfaits avec plusieurs tentatives. Mais « l'hiver, c'est très dangereux », reconnaît-il, promettant d'attendre la bonne saison.

Son camarade, lui, préfère tenter sa chance dans un camion. Autour de Calais, il ne reste plus beaucoup d'endroits non grillagés où les migrants parviennent à monter dans les véhicules sans se faire repérer. Ils essaient donc depuis les parkings, ou les routes, là où il y a des ralentissements. En octobre, un jeune Soudanais a trouvé la mort, percuté par un poids lourd. Beaucoup réussissent malgré tout, par

1981-1994. Avec son amie Brigitte Doyon, il vit en communauté avec des SDF, dans le 13^e arrondissement d'abord, puis en banlieue parisienne. En 1985, il est ordonné prêtre.

1994-2013. Il fonde un lieu de vie en milieu rural dans la Haute-Marne avec des amis SDF.

2013. À Nancy (Meurthe-et-Moselle), il participe au lancement de la maison de la frater-

voie maritime plus que terrestre, nourrissant les espoirs de ceux qui arrivent.

À la gauche du campement, le long d'une bouillée d'arbres décharnés, il n'y a plus qu'une quinzaine de tentes et environ 30 personnes. « Il y a quelques jours, on avait compté entre 60 et 80 personnes, dont quelques femmes avec enfants », observe Philippe. Certains ont dû partir. » Quand ils ne réussissent pas à traverser à Calais, les migrants tentent de changer de région. Parfois aussi, ils vont se mettre au chaud quelques jours, notamment en Belgique, où, explique le nouvel arrivé, il y aurait « des hôtels gratuits ».

En revanche, le bus qui, du lundi au vendredi, s'arrête sur le parking de BMX pour emmener les candidats aux hébergements de la préfecture, ne repart guère plein. Il emmène loin de Calais et il est ensuite difficile de revenir. Et on ne peut y rester que deux semaines, sauf à demander l'asile. Ce n'est pas dans les plans des deux jeunes hommes. Beaucoup d'Érythréens sont « Dublin Italie » : ils sont censés, conformément au règlement de Dublin, faire leur demande d'asile dans ce pays, qui les a enregistrés à leur arrivée en Europe. Et puis, c'est en Angleterre qu'ils veulent aller. « J'ai de la famille là-bas et c'est facile de trouver un travail », explique l'un d'eux.

mais il y a tant à partager en ***

Retour vers Philippe, toujours assis sur sa cagette près du feu, les pieds au bord des braises, le nez dans la fumée. Depuis le 28 novembre, premier dimanche de l'Avent, il vient passer la nuit chez ses hôtes érythréens, « dans les interstices de [son] emploi du temps », souvent avec son ami Michel. Sans projecteur médiatique, hormis l'exception faite pour La Croix. Il arrive le soir, plante sa tente, et repart le matin vers ses activités.

Pour 3 000 €, paraît-il, les passeurs vendent des forfaits avec plusieurs tentatives.

Mais pour quoi faire ? Quand il veut expliquer en détail son propos, Philippe, pour qui « la spiritualité est un truc expérimental », aime à citer les Écritures. « Dans l'Épître aux Hébreux, il est écrit "tu n'as voulu ni sacrifice ni offrande mais tu m'as formé un corps", indique-t-il ainsi. Je me sers donc de mon corps, qui est ce que nous avons tous en commun, pour me rapprocher d'eux, leur dire qu'ils ne sont pas seuls et vivre ce qu'il y a à vivre. La vie, pour ne pas dire Dieu, est toujours partie prenante. Il suffit juste d'être là, dans l'attente. »

Disponible pour ce qui peut advenir. « Lors de la première apparition de Jésus à Marie Madeleine, elle le prend pour le jardinier. Je crois qu'il faut ne pas être toujours en première ligne, savoir se fondre dans le décor, dans l'écosystème », reprend-il, avant d'ajouter, pince-sans-rire : « J'aspire à devenir une plante ornementale. »

La plupart de ses hôtes ne parlent que le tigrinya, la langue de l'Érythrée, le père Demeestère ne trouve pas toujours à converser. Mais il y a tant à partager en ***